

Entretien croisé avec Julie Gouju et Scratchy — JUNE EVENTS 2026

Propos recueillis par Mélanie Drouère

Phénomènes est présenté le 30 mai 2026 à l'Atelier de Paris

Julie Gouju, vous êtes danseuse, chorégraphe et développez un travail singulier autour de « danses parlées » ; Scratchy, vous êtes beatboxeur : comment votre collaboration a-t-elle commencé ?

Julie Gouju : Nous nous sommes rencontrés en 2022 au Palais de Tokyo, à l'occasion des 20 ans du lieu, qui nous a proposé de créer une performance mêlant danse contemporaine et beatbox, alors que nous ne nous connaissions pas du tout. À ce moment-là, je travaillais sur des « danses d'extase », au sein desquelles le son gagnait progressivement en présence : la respiration, les bruits du corps en mouvement... La rencontre avec Scratchy a été immédiate : j'essaie de faire naître du son par la danse, et lui produit de la musique uniquement avec son corps.

Scratchy : En observant que nous partageons des outils communs, quoique nos pratiques soient différentes, nous avons compris que nous pouvions créer un vocabulaire ensemble, presque instinctivement.

Julie Gouju : Après cette première performance, j'ai invité Scratchy à créer la musique de ma pièce suivante. Dans *Manège*, le public entendait les sons enregistrés de Scratchy sans le voir, et il était difficile de saisir qu'ils étaient « humainement produits ». Nous avons alors eu envie, pour la pièce ultérieure, *Phénomènes*, alors en germe, d'être tous les deux au plateau, pour créer à vue et ensemble, sons et gestes.

Le mot « Phénomènes », concept actif dans plusieurs champs à la fois, est au cœur du projet : que recouvre-t-il pour vous ?

Julie Gouju : À l'origine, il évoquait pour nous des phénomènes naturels liés à l'air, au feu, à des forces qui traversent le mouvement et le son. Mais au fil de la création, ce sens a davantage recouvert des ingrédients de la pièce que son sujet à proprement parler. Ce qui m'intéresse fondamentalement dans le phénomène, c'est ce qui apparaît, au sens philosophique, ce qui se manifeste. Quelque chose de vivant, en transformation permanente. A ce titre, la rencontre entre nous devient elle-même un phénomène : deux pratiques se frottent et produisent quelque chose de nouveau, d'éphémère. Chacun constitue un phénomène pour l'autre, dans cette découverte réciproque d'une manière de faire que nous ne maîtrisons pas personnellement.

Cette pièce est une danse sonore ou un concert dansé construit à l'image d'un vinyle, avec une face A et une face B. Comment ce « diptyque » s'organise-t-il ?

Julie Gouju : La pièce est en effet pensée comme un disque dont les deux faces durent respectivement vingt minutes environ. La face A part de notre point commun le plus élémentaire : la respiration. Je danse uniquement à partir d'elle, amplifiée au micro, afin que le public entende réellement « respirer le mouvement ».

Scratchy : De mon côté, je crée la musique exclusivement sur la base de l'inspire et de l'expire. Le beatbox est souvent perçu comme percussif, mais il peut aussi être mélodique. Ici, je me concentre essentiellement sur la texture du son : comment la respiration devient musique organique, ou musique sensorielle.

Julie Gouju : Nos respirations dialoguent : la mienne, organique, et la sienne, rythmique. Le mouvement crée le son, et le son crée le mouvement.

Scratchy : Tout étant réalisé en live, les textures peuvent évoquer des bruits métalliques, des chants d'oiseaux ou des matières abstraites, mais tout provient toujours de la respiration transformée.

Quelle relation s'invente entre vos deux corps sur scène ?

Julie Gouju : Nous sommes dans un rapport d'égalité, en partageant le plateau à l'instar de deux danseur·ses, et non comme une danseuse au centre et un musicien sur le côté. Nous entrons dans la pratique de l'autre. Il arrive par moments que je produise du son, ou que Scratchy continue la musique, mais uniquement dans son corps, donc qu'on ne l'entende plus mais qu'on la *voie*.

Scratchy : La musique circule entre nous, entre nos corps. Elle peut devenir mouvement, et le mouvement devenir rythme. Nous avons beaucoup improvisé pour écrire la pièce : la chorégraphie et la musique sont nées ensemble, à partir de moteurs communs articulés autour de la respiration.

Julie Gouju : La face B insuffle une autre énergie dans nos corps et leur relation : nous entrons dans une musique plus culturelle, identifiable, proche de la *house*, mais toujours uniquement fabriquée avec le corps et la voix. C'est plus délirant, presque psychédélique. L'enjeu est d'arriver à se transformer l'un l'autre, pour créer un être hybride entre mouvement et son. J'y travaille beaucoup la citation : des fragments de danses baroques, classiques ou contemporaines se mélangent, comme des *samples* chorégraphiques.

Quelle place souhaiteriez-vous que le public occupe dans cette expérience ?

Julie Gouju : Nous cherchons à partager le présent de notre rencontre qui advient à chaque fois différemment. Le public est le troisième terme de la relation. Il est un participant essentiel. Sa présence crée le cadre de notre dialogue. Il est le témoin de la transformation qui opère entre nous, et entre nos pratiques.

Scratchy : Le public assiste à un jeu, comme s'il venait voir un live entre deux musiciens. Cette instantanéité permet de créer une complicité quasi-immédiate.

Julie Gouju : L'idée, c'est que les spectateur·ices ne sachent plus exactement s'ils et elles assistent à un spectacle de danse ou à un concert. Nous travaillons la lumière dans cette même intention, afin que l'écoute prenne parfois le dessus sur le regard. Si, en sortant, le public éprouve la sensation d'avoir traversé physiquement une expérience musicale, d'avoir entendu la danse, alors nous aurons réussi *Phénomènes*.